

Bernard Weynans

**VOTRE FILS
EST BLESSÉ
ET PRISONNIER
EN ALLEMAGNE**

PARTIE I

Haveluy - Maredsous - Friedrichsfeld



Bernard Weynans

Votre fils est blessé

et

prisonnier en Allemagne

Partie I : "Haveluy – Maredsous – Friedrichsfeld"

© Bernard Weynans, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2516-4

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Avant de quitter l'école, Paul ferme les fenêtres de sa classe.

Ses élèves, qui viennent de s'en évader dans de joyeuses explosions mêlées et indistinctes de "au'rvoir m'sieur !" et "vive les vacances !", ont cavalcadé dans les allées, zigzagué entre les tables au mépris de toute prudence, puis, pétillants du bonheur d'être enfin libres, jailli du goulet d'étranglement de la porte d'entrée pour déguerpir dans toutes les directions.

Sitôt sortis, sitôt dispersés !

Il lui reste à ranger et mettre sous clef ce qui doit l'être : craies, encriers, manuels, bons points, et autres outils et matériels pédagogiques. Il pense au service militaire qui l'attend et soupire. Non pas qu'il nourrisse une quelconque inquiétude – ce ne sera qu'une parenthèse de deux petites années à traverser – mais il a tellement hâte de reprendre son poste ! Car cette première année d'enseignement "pour de vrai", à peine sorti de l'École Normale d'instituteurs de Douai, l'a enthousiasmé.

Il a été nommé dans une localité dont le directeur d'école s'est chargé de conduire les grands jusqu'au certificat d'études – le "Graal" – et lui a laissé, sous sa férule bien entendu, la charge d'une classe de petits. Paul dont la première langue est tout autant le rouchi – cette version du picard de la région de Valenciennes – que le français, a désormais consacré une énergie farouche à rectifier l'expression orale de ses jeunes élèves pour ancrer en eux les fondamentaux de la langue française ainsi que ceux de la lecture, de l'écriture et du calcul.

Il y a mis en pratique les notions de base concernant l'hygiène – inspection des mains, de la tête et des cheveux, aération lors de chaque récréation –, veillé à ce que les colonnes vertébrales soient droites et les postures correctes, vérifié que les enfants soient suffisamment vêtus pour affronter les froidures de l'hiver. Les problèmes se sont limités aux petits bobos, écorchures, coupures, piqûres d'insectes, échardes, foulures et autres

plaies et bosses des récréations, qu'il a soignés avec les maigres moyens du bord, et à la surveillance vigilante de la zone du poêle pour éviter tout accident en hiver.

Dans ce village minier, les élèves sont rarement absents, les familles y veillent. Quelques soucis peuvent survenir en cas d'épidémie, pendant les premières communions ou lors des moissons pour les quelques enfants de cultivateurs, car il faut bien qu'avoines et blés soient fauchés, mis en javelles et rentrés, en attendant le jour – Paul sait qu'il viendra depuis qu'il a vu des javeleuses en action dans la Beauce – où des machines feront la plus grosse part du travail. Mais elles coûtent si cher qu'elles sont et resteront bien longtemps encore inaccessibles pour les fermes des environs.

Après la classe, il a corrigé les cahiers, préparé les leçons, tenu à jour les documents pédagogiques et administratifs et découvert que les horaires d'un instit sont bien plus étendus qu'il n'y paraît !

Certes, les conditions matérielles sont modestes et le salaire annuel d'à peine mille francs par an. Mais ce n'est certainement pas pour l'argent qu'il est devenu instituteur.

Alors oui, ce métier lui semble vraiment extraordinaire !

1

Quelque vingt-deux mois plus tard, son service militaire au 43ème régiment d'infanterie à Lille va bientôt se terminer et ne l'a guère changé, lui semble-t-il. Physiquement, il a toujours été grand, mince et en très bonne forme. Son nez est peut-être un rien plus grand, son visage moins poupin et sa moustache, toute fine lors de l'incorporation, un peu plus étoffée. Pour le reste il est toujours aussi gai et rieur, d'autant qu'il est parvenu jusqu'alors à prendre son mal en patience et à réfréner son impatience bien qu'elle se fasse de plus en plus pressante de jour en jour et qu'il ait hâte de retrouver sa vocation d'instituteur.

En fait, la vie militaire n'a rien eu de bien nouveau pour lui qui était accoutumé depuis longtemps aux conditions d'existence en communauté, aux bons comme aux mauvais côtés, aux joyeux moments de camaraderie et aux kyrielles de corvées plus ou moins agréables. La vie en casernement s'est avérée assez similaire à celle de l'École Normale, en plus grand et beaucoup moins intéressant.

Pour passer le temps en apprenant quelque chose – une de ses constantes motivations – il a fait le peloton des élèves caporaux. Des candidats nombreux et une sélection exigeante ont produit une promotion pleine de camarades intéressants, pour la plupart. De son point de vue, la qualité de l'instruction dispensée par les militaires laisse parfois à désirer. Mais il considère que les gradés qui en sont chargés n'ont pas eu la chance, eux, d'être instruits des bases fondamentales de la pédagogie et qu'ils sont donc excusables. Pour le reste, les officiers auxquels il a le plus souvent affaire lui semblent très convenables.

Le Colonel Proye qui, à cinquante-cinq ans, commande le régiment depuis deux ans et demi a été nommé tardivement à ce grade selon certains officiers. Cela n'affecte pas le moins du monde l'opinion de Paul qui n'a, en fait, aucune idée de la vitesse de progression normale dans la carrière militaire. Pour sa part, il le connaît comme un homme plein d'entrain, qui

sait parler aux soldats et semble se préoccuper sincèrement de leur état, de leur situation de famille ou de leur santé. La logique veut qu'en retour il soit apprécié des soldats et c'est bien le cas.

Le Commandant Guasco, natif de Bastia, est en charge du troisième bataillon, celui où Paul a été nommé sergent, dans la neuvième compagnie. À cinquante-cinq ans lui aussi, bientôt en fin de carrière, il est assez petit, très vif et sans cesse en mouvement. Très correct avec les hommes et volontiers indulgent, il fait pourtant preuve de beaucoup d'habileté, de patience et de persévérance pour atteindre ses objectifs.

Le capitaine Frère, un presque quadragénaire agréable mais réservé – voire timide – commande la 9ème compagnie.

Quant aux sergents, caporaux et soldats, bon nombre sont mariés, parfois pères de famille, et font généralement preuve d'un bon état d'esprit.

Paul a maintenant la responsabilité de deux caporaux et d'une trentaine de soldats. Il n'y a pas de vraies mauvaises têtes dans ces deux escouades, mais lorsque certains de ses bonshommes ne comprennent pas immédiatement et qu'il faut répéter et répéter encore pour que les instructions soient comprises et les ordres exécutés, il lui arrive de penser que cette demi-section ressemble beaucoup à une classe. D'autant qu'il s'y trouve aussi des individus plus turbulents et moins respectueux de la discipline, dont deux en particulier doivent être surveillés de près. Il les a surnommés "les lascars".

L'un, le "grand lascar", est brun, très grand et tout maigre. "*Sec comme un haricot !*" dit de lui son caporal, "*un sauret d'étalache et des jambes de faucheux !*"

La capote un peu de travers, le képi légèrement de guingois, ce grand échelas possède l'art particulier de remuer sa carcasse dégingandée dans une sorte de rythme qui lui est propre, à contretemps dirait-on dit des autres marcheurs. Il a en outre une tendance prononcée à exprimer ouvertement sa mauvaise humeur, qui est par ailleurs presque constante.

L'autre c'est le "petit lascar", bien sûr. Non pas qu'il soit vraiment petit –

un mètre soixante-quinze environ, la taille de Paul – mais il faut bien les distinguer. Plus solidement charpenté que l'autre, il arbore de façon quasi permanente une sorte de sourire goguenard.

Aussi dissemblables qu'ils paraissent ces deux-là s'entendent à merveille – "*comme larrons en foire*" disent les caporaux – et ne sont jamais bien loin l'un de l'autre. Et ils sont malins, les lascars, ils en donnent du fil à retordre ! Ils comprennent très vite et composent immédiatement la façon dont ils vont pouvoir échapper à la corvée demandée ou à l'instruction donnée, quel prétexte invoquer, quelle excuse fournir. Leur caporal – le pauvre ! reconnaît Paul in petto : il s'est lui-même retrouvé en situation difficile avec eux à l'occasion – se laisse parfois déborder par leurs manigances et cherche en vain dans le livre du gradé d'infanterie comment les soumettre.

"Un soldat est discipliné lorsqu'il possède le sentiment intime de l'obéissance et de la soumission, et que, par pur devoir, il le met partout en pratique. Les punitions ne sont faites que pour la répression des incorrigibles, de ceux qui se dérobent au devoir et de ceux qui ne veulent pas se plier aux exigences de la discipline."

Mais voilà : les lascars ne possèdent manifestement pas ce "*sentiment intime de l'obéissance et de la soumission*", mais jamais non plus ils ne "*se dérobent au devoir*" de façon franche : ils l'esquivent, l'invalident ou le rendent inutile, s'aventurant très souvent jusqu'au bord extrême de la zone admissible sans pour autant jamais tomber, de peu s'en faut parfois, dans celle de l'insoumission. De vrais équilibristes !

Paul a donc pris l'habitude de ne jamais trop s'éloigner de ces deux-là. Il s'agit de les avoir à l'œil, "*comme tout bon instituteur le ferait*" pense-t-il, et cela lui vaut d'être souvent le témoin silencieux de leurs échanges, souvent intéressants il faut bien le reconnaître. Car, fait rarissime chez les simples soldats, le petit lascar a fait des études d'ingénieur. Il ne s'en prévaut jamais mais cela transparait constamment. Finalement, que ce soit pendant les marches d'entraînement ou au fil des heures d'attente, les écouter est devenu un passe-temps qui en vaut bien un autre.

*

Il ne reste à Paul qu'une manœuvre de trois semaines au camp de Sissonne – départ le trois août – avant son retour à la vie civile.

Des rumeurs de guerre circulent de temps à autre, sans grande conviction toutefois, et les officiers ne semblent pas vraiment y croire, même si certains d'entre eux se font, bien entendu, un devoir de prétendre le contraire. Mais chacun sent bien qu'au fond ils ne craignent ni ne veulent qu'il y ait un conflit.

— Bah, quoiqu'il arrive, vu que le général n'est pas là, il ne se passera pas grand-chose ces temps-ci pour notre régiment, commente le petit lascar.

Il est toujours au courant de quantité de choses et détient souvent des informations inédites, sans que l'on ne sache jamais ni comment ni pourquoi.

— Ah bon ? Il est où ?

— En cure : il prend les eaux. Le colonel aussi, ajoute-t-il.

Le 27 juillet, des rumeurs courent à nouveau alors que le colonel Proye est de retour et que les officiers en permission reçoivent l'ordre de rejoindre leur corps. Rien ne change pourtant dans l'emploi du temps journalier : exercices en matinée et examen des candidatures des soldats de la classe 1913 qui veulent devenir caporaux pendant l'après-midi. Cela occupe tout le temps des capitaines qui, disent-ils, s'y ennuiant à mourir !

Installé à la terrasse d'un café de la place de la gare, Paul écrit à ses parents comme il le fait régulièrement. Une seule chose compte pour lui aujourd'hui : cinquante-quatre.

C'est le nombre de jours qu'il lui reste à passer sous les drapeaux !

*

CAFÉ DE LA GARE

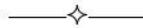


Ancienne maison V. DELGRANGE

L. DEBAISIEUX, Succ^R

8, PLACE DE LA GARE

CHAMBRES POUR VOYAGEURS



SPÉCIALITÉS DE BIÈRES BELGES

Gueuse Lambic, Bock de Koekelberg, etc.

Lille, le 28 juillet 1914

Chers Parents,

Je suis de semaine et de piquet en même temps, j'ai trouvé un instant pour sortir et apprendre des nouvelles. La situation est bien tendue ce soir. Ici à Lille on ne s'émeut pas trop pourtant. Un monde fou circule en ville et s'arrête devant les Hôtels des journaux où les dépêches qui arrivent sont affichées aussitôt.

Tous les permissionnaires sont rappelés par télégrammes. On se tient sur le qui-vive, mais rien n'est changé dans notre service. Nous continuons comme à l'habitude. On ne parle de rien. Demain, il y a marche. Le colonel va en profiter paraît-il pour faire une légère allocution à ses soldats leur remonter le moral et leur parler de la situation présente.

Aurons-nous la guerre, ne l'aurons-nous pas ? Nous ne prenons même pas la peine de nous demander cela. Nous nous contentons d'acheter le journal, de nous communiquer nos impressions et de compter encore du 53 demain soir.

Vous voyez que l'on ne se fait pas trop de bile.

Moi, je fais de bonnes nuits. Je me lève à 5 heures, je fais mon petit boulot